



# Diderot

## Contes et romans

ÉDITION PUBLIÉE  
SOUS LA DIRECTION DE MICHEL DELON,  
AVEC LA COLLABORATION  
DE JEAN-CHRISTOPHE ABRAMOVICI,  
HENRI LAFON ET STÉPHANE PUJOL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



DIDEROT

*Contes  
et romans*

ÉDITION PUBLIÉE  
SOUS LA DIRECTION DE MICHEL DELON,  
AVEC LA COLLABORATION  
DE JEAN-CHRISTOPHE ABRAMOVICI,  
HENRI LAFON ET STÉPHANE PUJOL

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2004.



# LES BIJOUX INDISCRETS



## À ZIMA

Zima, profitez du moment. L'aga<sup>1</sup> Narkis entretient votre mère, et votre auguste gouvernante guette sur un balcon le retour de votre père : prenez, lisez, ne craignez rien. Mais quand on surprendrait *Les Bijoux indiscrets* derrière votre toilette, pensez-vous qu'on s'en étonnât ? Non, Zima, non ; on sait que *Le Sopha*, le *Tanzai* et *Les Confessions*<sup>2</sup> ont été sous votre oreiller. Vous hésitez encore ? Apprenez donc qu'Aglaé n'a pas dédaigné de mettre la main à l'ouvrage que vous rougissez d'accepter. « Aglaé, dites-vous, la sage Aglaé ! — Elle-même. » Tandis que Zima s'ennuyait ou s'égarait peut-être avec le jeune bonze Alléluia, Aglaé s'amusait innocemment à m'instruire des aventures de Zaïde, d'Alphane, de Fanni, etc., me fournissait le peu de traits qui me plaisent dans l'histoire de Mangogul, la revoyait et m'indiquait les moyens de la rendre meilleure ; car si Aglaé est une des femmes les plus vertueuses et les moins édifiantes du Congo<sup>3</sup>, c'est une des moins jalouses de bel esprit et des plus spirituelles. Zima croirait-elle à présent avoir bonne grâce à faire la scrupuleuse ? Encore une fois, Zima, prenez, lisez, et lisez tout : je n'en excepte pas même les discours du *Bijou voyageur* qu'on vous interprétera, sans qu'il en coûte à votre vertu ; pourvu que l'interprète ne soit ni votre directeur ni votre amant.





## CHAPITRE I

### *Naissance de Mangogul*

Hiaouf Zèlès Tanzaï régnait depuis longtemps dans la grande Chéchianée, et ce prince voluptueux continuait d'en faire les délices. Acajou, roi de Minutie, avait eu le sort prédit par son père. Zulmis avait vécu. Le comte de ... vivait encore. Splendide, Angola, Misapouf<sup>1</sup> et quelques autres potentats des Indes et de l'Asie étaient morts subitement. Les peuples, las d'obéir à des souverains imbéciles, avaient secoué le joug de leur postérité, et les descendants de ces monarques malheureux erraient inconnus et presque ignorés dans les provinces de leurs empires. Le petit-fils de l'illustre Schéerazade s'était seul affermi sur le trône ; et il était obéi dans le Mogol sous le nom de Schachbaam<sup>2</sup>, lorsque Mangogul naquit dans le Congo. Le trépas de plusieurs souverains fut, comme on le voit, l'époque funeste de sa naissance.

Erguebzed<sup>3</sup> son père n'appela point les fées autour du berceau de son fils, parce qu'il avait remarqué que la plupart des princes de son temps, dont ces intelligences femelles avaient fait l'éducation, n'avaient été que des sots. Il se contenta de commander son horoscope à un certain Codindo, personnage meilleur à peindre qu'à connaître.

Codindo était chef du collège des Aruspices de Banza<sup>4</sup>, anciennement la capitale de l'empire. Erguebzed lui faisait une grosse pension, et lui avait accordé, à lui et à ses descendants, en faveur du mérite de leur grand-oncle, qui était excellent cuisinier, un château magnifique sur les frontières du Congo. Codindo était chargé d'observer le vol des

oiseaux et l'état du ciel, et d'en faire son rapport à la cour ; ce dont il s'acquittait assez mal. S'il est vrai qu'on avait à Banza les meilleures pièces de théâtre et les salles de spectacle les plus laides qu'il y eût dans toute l'Afrique ; en revanche, on y avait le plus beau collège du monde, et les plus mauvaises prédictions.

Codindo, informé de ce qu'on lui voulait au palais d'Erguebed, partit fort embarrassé de sa personne ; car le pauvre homme ne savait non plus lire aux astres que vous et moi : on l'attendait avec impatience. Les principaux seigneurs de la cour s'étaient rendus dans l'appartement de la grande sultane. Les femmes parées magnifiquement environnaient le berceau de l'enfant. Les courtisans s'empressaient à féliciter Erguebed sur les grandes choses qu'il allait sans doute apprendre de son fils. Erguebed était père, et il trouvait tout naturel qu'on distinguât dans les traits informes d'un enfant ce qu'il serait un jour. Enfin Codindo arriva. « Approchez, lui dit Erguebed : lorsque le ciel m'accorda le prince que vous voyez, je fis prendre avec soin l'instant de sa naissance, et l'on a dû vous en instruire. Parlez sincèrement à votre maître, et annoncez-lui hardiment les destinées que le ciel réserve à son fils. — Très magnanime sultan, répondit Codindo, le prince né de parents non moins illustres qu'heureux, ne peut en avoir que de grandes et de fortunées : mais j'en imposerais à votre hauteesse, si je me parais devant elle d'une science que je n'ai point. Les astres se lèvent et se couchent pour moi comme pour les autres hommes, et je n'en suis pas plus éclairé sur l'avenir que le plus ignorant de vos sujets.

— Mais, reprit le sultan, n'êtes-vous pas astrologue ? — Magnanime prince, répondit Codindo, je n'ai point cet honneur.

— Eh que diable êtes-vous donc ? lui répliqua le vieux, mais bouillant Erguebed. — Aruspice ! — Oh ! parbleu, je n'imaginai pas que vous en eussiez la pensée. Croyez-moi, seigneur Codindo, laissez manger en repos vos poulets, et prononcez sur le sort de mon fils, comme vous fîtes dernièrement sur le rhume de la perruche de ma femme. »

À l'instant Codindo tira de sa poche une loupe, prit l'oreille gauche de l'enfant, frotta ses yeux, tourna et retourna ses besicles, lorgna cette oreille, en fit autant du côté droit, et prononça « que le règne du jeune prince serait heureux, s'il était long.

— Je vous entends, reprit Erguebed : mon fils exécutera les plus belles choses du monde, s'il en a le temps. Mais, morbleu, ce que je veux qu'on me dise, c'est s'il en aura le temps. Que m'importe à moi, lorsqu'il sera mort, qu'il eût été le plus grand prince du monde s'il eût vécu ? Je vous appelle pour avoir l'horoscope de mon fils, et vous me faites son oraison funèbre. »

Codindo répondit au prince qu'il était fâché de n'en pas savoir davantage ; mais qu'il suppliait sa hauteesse de considérer que c'en était bien assez pour le peu de temps qu'il était devin. En effet, le moment d'auparavant, qu'était Codindo ?

## CHAPITRE II

### *Éducation de Mangogul*

Je passerai légèrement sur les premières années de Mangogul. L'enfance des princes est la même que celle des autres hommes, à cela près qu'il est donné aux princes de dire une infinité de jolies choses avant que de savoir parler. Aussi le fils d'Erguebed avait à peine quatre ans, qu'il avait fourni la matière d'un Mangogulana<sup>1</sup>. Erguebed qui était homme de sens, et qui ne voulait pas que l'éducation de son fils fût aussi négligée que la sienne l'avait été, appela de bonne heure auprès de lui, et retint à sa cour par des pensions considérables, ce qu'il y avait de grands hommes en tout genre dans le Congo, peintres, philosophes, poètes, musiciens, architectes, maîtres de danse, de mathématiques, d'histoire, maîtres en fait d'armes, etc. Grâce aux heureuses dispositions de Mangogul, et aux leçons continuelles de ses maîtres, il n'ignora rien de ce qu'un prince a coutume d'apprendre dans les quinze premières années de sa vie, et sut, à l'âge de vingt ans, boire, manger et dormir aussi parfaitement qu'aucun potentat de son âge<sup>2</sup>.

Erguebed, à qui le poids des années commençait à faire sentir celui de la couronne, las de tenir les rênes de l'empire, effrayé des troubles qui le menaçaient, plein de confiance dans les qualités supérieures de Mangogul, et pressé par des sentiments de religion<sup>3</sup>, pronostics certains de la mort prochaine, ou de l'imbécillité des grands, descendit de son

trône pour y placer son fils ; et ce bon prince crut devoir expier dans la retraite les crimes de l'administration la plus juste, dont il fut mémoire dans les annales du Congo.

Ce fut donc l'an du monde 1500000003200001, de l'empire du Congo le 390000070003, que commença le règne de Mangogul, le 1234500 de sa race en ligne directe. Des conférences fréquentes avec ses ministres, des guerres à soutenir, et le maniement des affaires, l'instruisirent en fort peu de temps de ce qui lui restait à savoir au sortir des mains de ses pédagogues ; et c'était quelque chose.

Cependant Mangogul acquit en moins de dix années la réputation de grand homme. Il gagna des batailles, força des villes, agrandit son empire, pacifia ses provinces, répara le désordre de ses finances, fit refleurir les sciences et les arts, éleva des édifices, s'immortalisa par d'utiles établissements, raffermi et corrigea la législation, institua même des académies ; et, ce que son université ne put jamais comprendre, il acheva tout cela sans savoir un seul mot de latin<sup>1</sup>.

Mangogul ne fut pas moins aimable dans son sérail que grand sur le trône. Il ne s'avisa point de régler sa conduite sur les usages ridicules de son pays. Il brisa les portes du palais habité par ses femmes ; il en chassa ces gardes injurieux de leur vertu ; il s'en fia prudemment à elles-mêmes de leur fidélité : on entra aussi librement dans leurs appartements que dans aucun couvent de chanoinesses de Flandres, et on y était sans doute aussi sage. Le bon sultan que ce fut ! et il n'eut jamais de pareil que dans quelques romans français. Il était doux, affable, enjoué, galant, d'une figure charmante, aimant les plaisirs, fait pour eux, et renfermait dans sa tête plus d'esprit qu'il n'y en avait eu dans celles de tous ses prédécesseurs ensemble.

On juge bien qu'avec un si rare mérite, beaucoup de femmes aspirèrent à sa conquête : quelques-unes réussirent. Celles qui manquèrent son cœur, tâchèrent de s'en consoler avec les grands de sa cour. La jeune Mirzoza fut du nombre des premières. Je ne m'amuserai point à détailler les qualités et les charmes de Mirzoza ; l'ouvrage serait sans fin, et je veux que cette histoire en ait une.

## CHAPITRE III

*Qu'on peut regarder comme le premier  
de cette histoire*

Mirzoza fixait<sup>1</sup> Mangogul depuis plusieurs années. Ces amants s'étaient dit et répété mille fois tout ce qu'une passion violente suggère aux personnes qui ont le plus d'esprit. Ils en étaient venus aux confidences, et ils se seraient fait un crime de se dérober la circonstance de leur vie la plus minutieuse. Ces suppositions singulières : « Si le ciel qui m'a placé sur le trône, m'eût fait naître dans un état obscur, eussiez-vous daigné descendre jusqu'à moi, Mirzoza m'eût-elle couronné ? Si Mirzoza venait à perdre le peu de charmes qu'on lui trouve, Mangogul l'aimerait-il toujours ? », ces suppositions, dis-je, qui exercent les amants ingénieux, brouillent quelquefois les amants délicats, et font mentir si souvent les amants sincères, étaient usées pour eux.

La favorite qui possédait au souverain degré le talent si nécessaire et si rare de bien narrer, avait épuisé l'histoire scandaleuse de Banza<sup>2</sup>. Comme elle avait peu de tempérament, elle n'était pas toujours disposée à recevoir les caresses du sultan, ni le sultan toujours d'humeur à lui en proposer. Enfin il y avait des jours où Mangogul et Mirzoza avaient peu de choses à dire, presque rien à faire, et où sans s'aimer moins, ils ne s'amusaient guère. Ces jours étaient rares ; mais il y en avait, et il en vint un.

Le sultan était étendu nonchalamment sur une duchesse, vis-à-vis de la favorite qui faisait des nœuds<sup>3</sup> sans dire mot. Le temps ne permettait pas de se promener. Mangogul n'osait proposer un piquet<sup>4</sup>, et il y avait près d'un quart d'heure que cette situation maussade durait, lorsque le sultan dit en bâillant à plusieurs reprises : « Il faut avouer que Géliote<sup>5</sup> a chanté comme un ange. — Et que votre haute s'ennuie à périr, ajouta la favorite. — Non, madame, reprit Mangogul en bâillant à demi, le moment où l'on vous voit n'est jamais celui de l'ennui. — Il ne tenait qu'à vous que cela fût galant, répliqua Mirzoza ; mais vous

rêvez, vous êtes distrait, vous bâillez. Prince, qu'avez-vous ? — Je ne sais, dit le sultan. — Et moi, je devine, continua la favorite. J'avais dix-huit ans lorsque j'eus le bonheur de vous plaire. Il y a quatre ans que vous m'aimez. Dix-huit et quatre font vingt-deux. Me voilà bien vieille. » Mangogul sourit de ce calcul. « Mais si je ne vaudrais plus rien pour le plaisir, ajouta Mirzoza, je veux vous faire voir du moins que je suis très bonne pour le conseil. La variété des amusements qui vous suivent n'a pu vous garantir du dégoût. Vous êtes dégoûté. Voilà, prince, votre maladie. — Je ne conviens pas que vous ayez rencontré<sup>1</sup>, dit Mangogul ; mais en cas que cela fût, y sauriez-vous quelque remède ? » Mirzoza répondit au sultan, après avoir rêvé un moment, que sa hauteesse lui avait paru prendre tant de plaisir au récit qu'elle lui faisait des aventures galantes de la ville, qu'elle regrettait de n'en plus avoir à lui raconter, ou de n'être pas mieux instruite de celles de sa cour ; qu'elle aurait essayé cet expédient, en attendant qu'elle imaginât mieux. « Je le crois bon, dit Mangogul, mais qui sait les histoires de toutes ces folles, et quand on les saurait, qui me les réciterait comme vous ? — Sachons-les toujours, reprit Mirzoza. Qui que ce soit qui vous les raconte, je suis sûre que votre hauteesse gagnera plus par le fond qu'elle ne perdra par la forme. — J'imaginerai avec vous, si vous voulez, les aventures des femmes de ma cour, fort plaisantes, dit Mangogul ; mais le fussent-elles cent fois davantage, que m'importe, s'il est impossible de les apprendre ? — Il pourrait y avoir de la difficulté, répondit Mirzoza ; mais je pense que c'est tout. Le génie Cucufa, votre parent et votre ami, a fait des choses plus fortes. Que ne le consultez-vous ? — Ah ! joie de mon cœur, s'écria le sultan ; vous êtes admirable ! Je ne doute point que le génie n'emploie tout son pouvoir en ma faveur. Je vais de ce pas m'enfermer dans mon cabinet, et l'évoquer. »

Alors Mangogul se leva, baisa la favorite sur l'œil gauche, selon la coutume du Congo, et partit.

## CHAPITRE IV

*Évocation du génie*

Le génie Cucufa est un vieil hypocondriaque, qui, craignant que les embarras du monde et le commerce des autres génies ne fissent obstacle à son salut, s'est réfugié dans le vide, pour s'occuper tout à son aise des perfections infinies de la grande Pagode<sup>1</sup>, se pincer, s'égratigner, se faire des niches, s'ennuyer, enrager et crever de faim. Là, il est couché sur une natte, le corps cousu dans un sac, les flancs serrés d'une corde, les bras croisés sur la poitrine, et la tête enfoncée dans un capuchon, qui ne laisse sortir que l'extrémité de sa barbe. Il dort, mais on croirait qu'il contemple. Il n'a pour toute compagnie qu'un hibou qui sommeille à ses pieds, quelques rats qui rongent sa natte, et des chauve-souris qui voltigent autour de sa tête; on l'évoque, en récitant au son d'une cloche le premier verset de l'office nocturne des bramines<sup>2</sup>; alors il relève son capuce, frotte ses yeux, chausse ses sandales, et part. Figurez-vous un vieux camaldule<sup>3</sup> porté dans les airs par deux gros chats-huants qu'il tiendrait par les pattes: ce fut dans cet équipage que Cucufa apparut au sultan. « Que la bénédiction de Brama soit céans, dit-il en s'abattant. — Amen, répondit le prince. — Que voulez-vous, mon fils? — Une chose fort simple, dit Mangogul; me procurer quelques plaisirs aux dépens des femmes de ma cour. — Eh! mon fils, répliqua Cucufa, vous avez à vous plus d'appétit que tout un couvent de bramines. Que prétendez-vous faire de ce troupeau de folles? — Savoir d'elles les aventures qu'elles ont et qu'elles ont eues, et puis c'est tout. — Mais cela est impossible, dit le génie; vouloir que des femmes confessent leurs aventures, cela n'a jamais été et ne sera jamais. — Il faut pourtant que cela soit », ajouta le sultan. À ces mots, le génie se grattant l'oreille et peignant par distraction sa longue barbe avec ses doigts, se mit à rêver: sa méditation fut courte. « Mon fils, dit-il à Mangogul, je vous aime; vous serez satisfait. » À l'instant il plongea sa main dans une poche profonde, pratiquée sous



son aisselle, au côté gauche de sa robe, et en tira avec des images, des grains bénits, de petites pagodes de plomb, des bonbons moisis, un anneau d'argent, que Mangogul prit d'abord pour une bague de Saint-Hubert<sup>1</sup>. « Vous voyez bien cet anneau, dit-il au sultan ; mettez-le à votre doigt, mon fils. Toutes les femmes sur lesquelles vous en tournerez le chaton, raconteront leurs intrigues à voix haute, claire et intelligible : mais n'allez pas croire au moins que c'est par la bouche qu'elles parleront. — Et par où donc, ventre-saint-gris<sup>2</sup>, s'écria Mangogul, parleront-elles donc ? — Par la partie la plus franche qui soit en elles et la mieux instruite des choses que vous désirez savoir, dit Cucufa ; par leurs bijoux. — Par leurs bijoux ! reprit le sultan en s'éclatant de rire : en voilà bien d'une autre. Des bijoux parlants ! cela est d'une extravagance inouïe. — Mon fils, dit le génie, j'ai bien fait d'autres prodiges en faveur de votre grand-père ; comptez donc sur ma parole. Allez, et que Brama vous bénisse. Faites un bon usage de votre secret, et songez qu'il est des curiosités mal placées. » Cela dit, le cafard hochant de la tête, se raffubla de son capuchon, reprit ses chats-huants par les pattes, et disparut dans les airs.

## CHAPITRE V

### *Dangereuse tentation de Mangogul*

À peine Mangogul fut-il en possession de l'anneau mystérieux de Cucufa, qu'il fut tenté d'en faire le premier essai sur la favorite. J'ai oublié de dire qu'outre la vertu de faire parler les bijoux des femmes sur lesquelles on en tournait le chaton, il avait encore celle de rendre invisible la personne qui le portait au petit doigt. Ainsi Mangogul pouvait se transporter en un clin d'œil en cent endroits où il n'était point attendu, et voir de ses yeux bien des choses qui se passent ordinairement sans témoins : il n'avait qu'à mettre sa bague, et dire, je veux être là ; à l'instant il y était. Le voilà donc chez Mirzoza.

Mirzoza qui n'attendait plus le sultan s'était fait mettre au lit. Mangogul s'approcha doucement de son oreiller, et

s'aperçut à la lueur d'une bougie de nuit, qu'elle était assoupie. « Bon, dit-il, elle dort : changeons vite l'anneau de doigt, et reprenons notre forme, tournons le chaton sur cette belle dormeuse, et réveillons un peu son bijou... Mais qu'est-ce qui m'arrête?... je tremble... se pourrait-il que Mirzoza... non, cela n'est pas possible ; Mirzoza m'est fidèle. Éloignez-vous, soupçons injurieux ; je ne veux point, je ne dois point vous écouter. » Il dit et porta ses doigts sur l'anneau ; mais les en écartant aussi promptement que s'il eût été de feu, il s'écria en lui-même : « Que fais-je, malheureux ! je brave les conseils de Cucufa. Pour satisfaire ma sotte curiosité, je vais m'exposer à perdre ma maîtresse et la vie... Si son bijou s'avisait d'extravaguer<sup>1</sup>, je ne la verrais plus et j'en mourrais de douleur ; et qui sait ce qu'un bijou peut avoir dans l'âme ? » L'agitation de Mangogul ne lui permettait guère de s'observer : il prononça ces dernières paroles un peu haut, et la favorite s'éveilla... « Ah ! prince, lui dit-elle, moins surprise que charmée de sa présence, vous voilà : pourquoi ne vous a-t-on point annoncé ? Est-ce à vous d'attendre mon réveil ? »

Mangogul répondit à la favorite en lui communiquant le succès de l'entrevue de Cucufa, lui montra l'anneau qu'il en avait reçu, et ne lui cacha rien de ses propriétés. « Ah ! quel secret diabolique vous a-t-il donné là ? » s'écria Mirzoza. Mais, prince, comptez-vous en faire quelque usage ? — Comment ventrebleu, dit le sultan, si j'en veux faire usage ? je commence par vous, si vous me raisonnez. » La favorite, à ces terribles mots, pâlit, trembla, se remit, et conjura le sultan par Brama et par toutes les pagodes des Indes et du Congo, de ne point éprouver sur elle un secret qui marquait peu de confiance en sa fidélité. « Si j'ai toujours été sage, continua-t-elle, mon bijou ne dira mot, et vous m'aurez fait une injure que je ne vous pardonnerai jamais : s'il vient à parler, je perdrai votre estime et votre cœur, et vous en serez au désespoir. Jusqu'à présent vous vous êtes, ce me semble, assez bien trouvé de notre liaison ; pourquoi s'exposer à la rompre ? Prince, croyez-moi, profitez des avis du génie ; il a de l'expérience, et les avis de<sup>a</sup> génie sont toujours bons à suivre.

— C'est ce que je me disais à moi-même, lui répondit Mangogul, quand vous vous êtes éveillée : cependant si vous eussiez dormi deux minutes de plus, je ne sais ce qui en serait arrivé.

— Ce qui en serait arrivé ! dit Mirzoza, c'est que mon bijou ne vous aurait rien appris, et que vous m'auriez perdue pour toujours.

— Cela peut être, reprit Mangogul ; mais à présent que je vois tout le danger que j'ai couru, je vous jure par la pagode éternelle, que vous serez exceptée du nombre de celles sur lesquelles je tournerai ma bague. »

Mirzoza prit alors un air assuré, et se mit à plaisanter d'avance aux dépens des bijoux que le prince allait mettre à la question. « Le bijou de Cydalise, disait-elle, a bien des choses à raconter, et s'il est aussi indiscret que sa maîtresse, il ne s'en fera guère prier. Celui d'Haría n'est plus de ce monde, et votre hauteesse n'en apprendra que des contes de ma grand-mère. Pour celui de Glacé, je le crois bon à consulter : elle est coquette et jolie. — Et c'est justement par cette raison, répliqua le sultan, que son bijou sera muet. — Adressez-vous donc, repartit la sultane, à celui de Phédime, elle est galante et laide. — Oui, continua le sultan ; et si laide, qu'il faut être aussi méchante que vous pour l'accuser d'être galante. Phédime est sage ; c'est moi qui vous le dis, et qui en sais quelque chose. — Sage tant qu'il vous plaira, reprit la favorite ; mais elle a de certains yeux gris qui disent le contraire. — Ses yeux en ont menti, répondit brusquement le sultan ; vous m'impatentez avec votre Phédime : ne dirait-on pas qu'il n'y ait que ce bijou à questionner. — Mais peut-on, sans offenser votre hauteesse, ajouta Mirzoza, lui demander quel est celui qu'elle honorera de son choix ? — Nous verrons tantôt, dit Mangogul, au cercle de la Manimonbanda (c'est ainsi qu'on appelle dans le Congo la grande sultane). Nous n'en manquerons pas si tôt, et lorsque nous serons ennuyés des bijoux de ma cour, nous pourrons faire un tour à Banza : peut-être trouverons-nous ceux des bourgeoises plus raisonnables que ceux des duchesses. — Prince, dit Mirzoza, je connais un peu les premières, et je peux vous assurer qu'elles ne sont que plus circonspectes. — Bientôt nous en saurons des nouvelles : mais je ne peux m'empêcher de rire, continua Mangogul, quand je me figure l'embarras et la surprise de ces femmes aux premiers mots de leurs bijoux, ah, ah, ah. Songez, délices de mon cœur, que je vous attendrai chez la grande sultane, et que je ne ferai point usage de mon anneau, que vous n'y soyez. — Prince, au moins, dit Mirzoza, je compte sur la parole que

vous m'avez donnée.» Mangogul sourit de ses alarmes, lui réitéra ses promesses, y joignit quelques caresses, et se retira.

## CHAPITRE VI

*Premier essai de l'anneau*

## ALCINE

Mangogul se rendit le premier chez la grande sultane ; il y trouva toutes les femmes occupées d'un cavagnole<sup>1</sup> : il parcourut des yeux celles dont la réputation était faite, résolut d'essayer son anneau sur l'une d'elles, et il ne fut embarrassé que du choix. Il était incertain par qui commencer, lorsqu'il aperçut dans une croisée une jeune dame du palais de la Manimonbanda : elle badinait avec son époux, ce qui parut singulier au sultan ; car il y avait plus de huit jours qu'ils étaient mariés : ils s'étaient montrés dans la même loge à l'opéra, et dans la même calèche au petit cours ou au bois de Boulogne, ils avaient achevé leurs visites, et l'usage les dispensait de s'aimer, et même de se rencontrer<sup>2</sup>. « Si ce bijou, disait Mangogul en lui-même, est aussi fou que sa maîtresse, nous allons avoir un monologue réjouissant. » Il en était là du sien, quand la favorite parut. « Soyez la bienvenue, lui dit le sultan à l'oreille. J'ai jeté mon plomb<sup>3</sup> en vous attendant. — Et sur qui ? lui demanda Mirzoza. — Sur ces gens que vous voyez folâtrer dans cette croisée, lui répondit Mangogul du coin de l'œil. — Bien débuté », reprit la favorite.

Alcine, c'est le nom de la jeune dame, était vive et jolie. La cour du sultan n'avait guère de femmes plus aimables, et n'en avait aucune de plus galante. Un émir du sultan s'en était entêté. On ne lui laissa point ignorer ce que la chronique avait publié d'Alcine ; il en fut alarmé, mais il suivit l'usage : il consulta sa maîtresse sur ce qu'il en devait penser. Alcine lui jura que ces calomnies étaient les discours de quelques fats qui se seraient tus, s'ils avaient eu des raisons de parler : qu'au reste il n'y avait rien de fait, et qu'il était le maître d'en croire tout ce qu'il jugerait à

<i>Bibliographie</i>	1264
<i>Note sur le texte</i>	1266
<i>Notes et variantes</i>	1266
<i>Bibliographie</i>	1277
<i>Index des notes de vocabulaire</i>	1285

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

LES BIJOUX INDISCRETS

LA RELIGIEUSE

MYSTIFICATION

LES DEUX AMIS DE BOURBONNE

ENTRETIEN D'UN PÈRE AVEC SES ENFANTS

CECI N'EST PAS UN CONTE

MADAME DE LA CARLIÈRE

SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE BOUGAINVILLE

LE NEVEU DE RAMEAU

JACQUES LE FATALISTE ET SON MAÎTRE

*Appendice*

ÉLOGE DE RICHARDSON

*Préface, Chronologie*

*Note sur la présente édition*

*Appendices iconographiques*

*Notices, notes et variantes*

*Bibliographie*

*Index des notes de vocabulaire*